Marie-Claude Tucker. *Maîtres et étudiants écossais à la Faculté de Droit de Bourges (1480–1703)*. Paris, H. Champion, 2001. P. 495.

Le chemin parcouru par Marie-Claude Tucker pour étudier les maîtres et étudiants écossais ayant fréquenté la faculté de droit de l'Université de Bourges entre 1480 et 1703 fut parsemé d'embûches. Ses buts étaient de recenser ces individus et d'« essayer de comprendre leur démarche, rechercher leurs motivations, les circonstances de leurs études à Bourges, et tenter de montrer les possibles incidences de ces études » (p. 13). Son travail s'inscrit dans la lignée des recherches effectuées par L. Stone, W. Frijhoff, H. de Ridder-Symoens, D. Julia et J. Revel qui privilégient l'approche prosopographique pour appréhender la réalité des anciennes universités. Malheureusement, la difficulté — avouée — qu'a eue l'auteur à rassembler suffisamment de sources pour mener à bien son étude plane sur l'ensemble du livre.

L'ouvrage est issu d'une thèse de doctorat, ce qui nous donne droit à une première partie durant laquelle les sources utilisées sont présentées conjointement avec les démarches de l'auteur pour les dénicher. On peut y apprendre des choses intéressantes, par exemple que les registres matricules des universités sont très pauvres pour la France en général, et pour Bourges en particulier, comparativement à des pays comme l'Angleterre. Mais, on peut se poser des questions sur la pertinence des longs développements (p. 48–56) relatifs à la recherche de l'*Album amicorum* de Guy Fait Tot, qui aurait, selon l'auteur, été « essentiel » de retrouver pour le bien de l'étude. On suit la quête, infructueuse, de la chercheuse dans une suite de pages qu'il peut être bon de retrouver dans une thèse de doctorat, mais qui est inutilement encombrante dans un livre. À force de suivre ces tribulations, et d'autres, de l'auteur à la recherche — rarement couronnée de succès — de ses sources, on finit par apprendre que ses efforts ont permis de dresser une liste de quarante-cinq Écossais ayant fréquenté la Faculté de Droit de Bourges entre 1538 et 1658, chiffre, selon toutes probabilités, bien inférieur à la réalité du contingent écossais y ayant étudié à cette époque, puisque l'on parle ici de l'université française la plus populaire auprès des Écossais après 1589. Il s'agit d'un petit nombre, tant par rapport aux étudiants qui fréquentaient l'institution, qu'aux autres étrangers que l'on y retrouvaient, et qu'à l'ensemble des élèves des universités écossaises.

La deuxième partie s'intéresse aux rapports existants entre les Écossais et le droit. Elle illustre la pauvreté du système légal écossais au début du XVI^e siècle, et l'impossibilité pour les étudiants de l'endroit d'obtenir une bonne formation juridique sans aller la parfaire sur le continent. Fondée en 1463, l'Université de Bourges en accueillit donc un certain nombre, surtout entre 1530 et 1630. La troisième partie traite du contexte historique entourant la présence des Écossais dans cette faculté de droit. Il existait des liens étroits entre la France, le Berry et l'Écosse aux XV^e et XVI^e siècles, en raison particulièrement de circonstances militaire et ecclésiastique : des Écossais étaient venus se battre aux côtés de Charles VII contre les Anglais, ennemis communs, et un Écossais, Andrew Foreman, fut

nommé archevêque de Bourges en 1513. Après avoir présenté ces événements, l'auteure conclut qu'ils n'ont eu aucune influence sur la fréquentation de l'université de Bourges par les Écossais. Se pose encore une fois la question : la piste que se devait de suivre l'étudiante au doctorat — et qu'elle semble avoir brillamment suivie — méritait-elle quarante-trois pages d'un livre ?

La quatrième partie est beaucoup plus pertinente, qui parle du développement de la faculté de droit de Bourges, seule à assurer la renommée de l'Université. Il faut dire que des professeurs parmi les plus brillants de l'époque y enseignèrent, à commencer par André Alciat, « le premier juriste qui étudia le droit romain avec la mentalité d'un humaniste », aux dires de P. E. Viard. Lui succédèrent de grands esprits, tels François Le Douaren, François Bauduin, François Hotman et, évidemment, Jacques Cujas qui développèrent une manière bien française d'aborder l'étude du droit. Le *mos gallicus* se différenciait du *mos italicus*, entre autres parce que ses adeptes devaient « appréhender l'étude du droit à partir d'une analyse historique » (p. 176). Leurs réputations dépassaient largement les frontières, attirant ainsi les étrangers, dont ceux venus d'Écosse, dans leur institution.

L'étude spécifique des Écossais ayant fréquenté l'Université berruyère commence finalement dans la cinquième partie. Le petit nombre dont Marie-Claude Tucker a pu retrouver une trace significative complique l'analyse, d'autant qu'ils n'ont guère laissé de témoignages de première main. L'auteure a pu toutefois conclure que leur moyenne d'âge à leur arrivée à Bourges était de vingt-deux ans, que la majorité d'entre eux était d'origine noble, et issue « de familles de juristes au sens large du terme » (p. 248). Ils pouvaient parfois être liés par des liens familiaux, alors que tous étaient originaires des Lowlands. Ils avaient tous fréquenté une université écossaise avant de partir vers le continent, y complétant un premier cycle d'étude dans la faculté des arts. Plusieurs séjournèrent à Paris avant d'aller à Bourges. Fait important à signaler, nombreux furent les protestants, ce qui permet à Tucker de détruire le mythe autour d'étudiants catholiques fuyant les persécutions dans leur pays d'origine. Trois des quarante-cinq étudiants enseignèrent dans cette Université après y avoir complété leurs études.

Les renseignements fournis dans la cinquième partie sont souvent parcellaires, mais ils permettent à l'auteure de conclure que « les Écossais furent intégrés à leur milieu intellectuel berruyer » (p. 270). Une sixième partie s'efforce de le démontrer davantage en exposant les vues de William Drummond sur le théâtre pratiqué à Bourges durant son séjour et en analysant les lettres écrites par les deux frères Erskine. Mais Marie-Claude Tucker, comme elle le dit elle-même, ne peut ici offrir qu'une « tranche d'histoire intellectuelle » et « une tranche de vie sociale » (p. 311) qui sont, peut-être ou peut être pas, représentatives de la vie de l'ensemble des étudiants Écossais à Bourges. La même limite au niveau des sources se retrouve dans la septième et dernière partie qui reconstitue de façon assez complète quinze carrières après Bourges. On y note la diversité des occupations, les études en droit étant par nature globales et offrant des débouchés multiples dans les mondes ecclésiastique, juridique et scolaire.

Somme toute, la lecture de ce livre est un peu frustrante. Il s'agissait à l'origine d'un beau sujet, mais qui s'est avéré difficile à traiter en raison du peu de sources disponibles pour l'aborder. On ne peut que souligner le courage et les intuitions de Marie-Claude Tucker dans sa quête, et lever son chapeau devant ses efforts pour arriver à traiter de la question. Mais c'est un livre, et non une thèse de doctorat, qui se retrouve dans nos mains. Il aurait été préférable que l'auteure remanie profondément son texte original pour offrir aux lecteurs un tout plus cohérent. Ainsi, la structure de la thèse a été conservée intégralement, ce qui provoque de nombreux déséquilibres : à titre d'exemple, si le chapitre 2 de la quatrième partie fait 20 pages, le chapitre 2 de la deuxième partie en fait... une ! Une écriture plus serrée aurait permis de faire de cet outil prosopographique un livre en bonne et due forme.

MICHEL DE WAELE, *Université de Montréal*

Constance Brown Kuriyama. *Christopher Marlowe: A Renaissance Life*. Ithaca, NY: Cornell University Press, 2002. Pp. xxi, 255.

This new biography by a well-known Marlovian insists on balance, caution, and careful scholarship throughout. Any biography must balance the data of objective documentation with realistic interpretation and scrupulous reporting of that data, and this one does so with a certain staunchness, ever on guard against fanciful plots, tabloid-like conspiracies, and undue speculation. In the case of Christopher Marlowe, such caution is probably a salutary thing. Kuriyama signals her factual documentary basis from the outset, beginning with a detailed seven-page "Chronology" and concluding with a seventy-page "Appendix" containing freshly transcribed and translated documents related to the life of Christopher Marlowe. These thirty-six items — some published for the first time — include registry entries, letters, reports, charges, countercharges, warrants, depositions, and wills, arranged roughly in chronological order and introduced separately with headings that state the location and context of each document. To read through the Appendix itself is to experience a vividly fragmentary and remorselessly informative documentary account of a life reported.

On guard against sensationalism, error, premature inference, and whimsical supposition, Kuriyama extends and relates nothing but the facts within her biographical account of Marlowe as a Renaissance man with clearly remarkable talents and — as eldest male child — above-average life chances. She builds upon the documentary investigations of progenitors such as John Bakeless, in his two-volume *The Tragical History of Christopher Marlowe* (1942), F. S. Boas, *Christopher Marlowe: A Biographical and Critical Study* (1940), and William Urry, *Christopher Marlowe and Canterbury* (1988). But she also carefully makes use of Charles Nicholl's *The Reckoning: The Murder of Christopher Marlowe* (1992), with all of its interesting twists and turns and "whodunit" legerdemain. In